

— Est-il pensif, le vice-consul de France
à Lahore ? Ou pense-t-il ?

— Tiens, je ne me suis jamais demandé
quelle pouvait être la différence. C'est
intéressant.

MARGUERITE DURAS, *Le Vice-Consul*



Andrea di Bonaiuto, *Triomphe de saint Thomas*
(détail : Averroès), Santa Maria Novella, Florence

1. L'acte perdu

Que fait-il, Averroès ?

Que fait-il, le coude sur un livre et le menton dans la main ?

Il cogite.

Si un Latin parlait, c'est ainsi qu'il dirait : *hic homo cogitat.*

On voudrait comprendre ce que cela signifie, et recèle.

La modernité l'ignore, l'a oublié, peut-être l'a recouvert. Sauf en quelques formules, des idiotismes, de l'argot, un peu de poésie, elle n'a depuis longtemps plus qu'un mot, celui de pensée. *Cogito ergo sum* ? Je *pense*, donc je suis. Que suis-je ? Une *res cogitans*, une chose *qui pense*.

On le répète, mais c'est flou, et trompeur aussi¹. Car on pourrait fondre cette pensée dans la conception et l'y réduire. L'homme sent, puis imagine, et à titre d'homme enfin « pense » ou conçoit, c'est-à-dire produit et combine des notions générales, des concepts. Or cela, ce n'est pas « cogiter ».

Qu'on suive ici les nuances scolastiques. Quand il leur faut désigner l'acte *de l'intellect*, qui constitue chez l'homme la faculté suprême des principes et des idéalités, le verbe qu'utilisent les médiévaux est *intelligere*, qu'on doit rendre à la lettre par « intelliger² ». L'homme intellige, a une *intellectio*, lorsque par son intellect « séparé », sans organe, il appréhende un universel, non plus singulièrement ceci ou

cela – ce qu’induit la matérialité de son être percevant –, mais l’essence même d’une réalité, sa nature commune, dépouillée d’accidents, valable pour tous de la même façon et tout le temps.

Cogitare, c’est autre chose. Et c’est une grande leçon. Première thèse : la *cogitatio* n’est pas le fait de l’intellect, même si c’est en sa présence, comme chapeauté par lui, qu’elle aura de s’effectuer. La cogitation est un acte psychique infra-rationnel de l’homme rationnel, c’est-à-dire une opération de l’âme *en son corps*. Quelle est son assise ? Le crâne, et dans le crâne, le cerveau. Rien certes n’a lieu dans l’organisme qui ne dépende originairement du cœur, de sa chaleur et de son premier souffle (*spiritus*), mais le cogiter, mû d’une « spiritualité » sienne, sera d’abord, entre l’intellect détaché, a-topique, et la vie inférieure, une affaire cérébrale.

Deuxièmement, la cogitation n’a pas pour objet, comme l’intellection, des notions universelles. Si elle procède d’une puissance organique, en situation, c’est à du particulier seulement qu’elle accède : telle chose, telle autre, placée dans tel contexte, vêtue de ces déterminations-là. Mais quelles choses ? Non pas directement les êtres concrets du monde externe, dont l’appréhension relève du sentir, mais ce qui, dans le corps animé, résulte de la sensation de ces êtres, leurs traces, leurs empreintes stockées, autrement dit des images, ou mieux : des fantasmes.

C’est cela qu’on doit faire saillir. La cogitation n’est pas l’effet terminal de l’intellect, mais un produit de l’imagination sous-jacente, un acte subjectif du pouvoir des *imagines* ou, pris comme synonymes, des *phantasmata*. Elle ne consiste pas à concevoir, ni à « penser », vaguement. L’équation médiévale à raviver est autrement précise, et en un sens, spectaculaire. *Je cogite* veut dire : *je fantasme*³.

Qui l'a posé ?

En premier, les maîtres de la philosophie arabe, héritiers de la *dianoia* grecque et théoriciens d'un psychisme nouveau où le cerveau, sans être lui-même, en son centre, le lieu de l'intelligence ou de la raison proprement dite (comme chez Galien⁴), devenait *via* les images le substrat-agent de tout acte mental antérieur à l'intellectualité.

Les Arabes, qui parlent de *fikr*, puis les Latins, en ont affiné les fonctions, les possibilités, les vertus, comme si la vie réelle se jouait là, dans ce royaume intermédiaire inédit, ce tiers état composé de représentations flottantes, à mi-chemin, ni senties ni conçues, et que l'homme, avant que d'être raisonnable, était par ses fantasmes l'animal cogitant.

Cette cogitation, de fait, ils la repèrent partout.

Le philosophe pensif, qui médite, qui réfléchit ? Il cogite. Le rêveur, qui songe ? Il cogite. Le prophète, l'amoureux, le mélancolique, le fou ? Ils cogitent aussi. L'homme prudent, celui qui juge, le prince, l'imam, le prêtre ? Même chose⁵.

Les médiévaux la retrouvent partout, mais quant à sa valeur, ils hésitent. Ainsi fait Avicenne. Citant le Coran, il soutient de ce cogiter qu'il n'est en soi « ni de l'Est, ni de l'Ouest⁶ », et que l'individu qui l'opère est un passeur entre deux rives : celle où la lumière de la rationalité pointe, s'épand, puis celle, opposée, où elle sombre et s'éteint.

Cogito ergo... ? La conclusion est tremblante, fatalement. Si tout se joue là, dans une manière de fantasmer, la cogitation est équivoque, en balance, comme la puissance de la marche dans le pied de l'enfant, le feu doux en deçà de brûler, ou l'œil fermé du dormeur⁷.

De tous, Averroès (Ibn Rušd) est celui qui l'aura approché le mieux et y a mis le plus de poids. Cela tient à la jointure

qu'il établit entre l'imagination et sa doctrine « maudite » de l'intellect. Chez lui, la cogitation a sa faculté nodale, la *cogitative* (*al-quwwa al-mufakkira*; *virtus cogitativa*⁸), qui manœuvre dans un va-et-vient constant entre les images brutes et la mémoire. Mais ce pouvoir des fantasmes s'ordonne à un intellect que distinguent quatre traits extrêmes : sa séparation substantielle d'avec les corps, son unicité absolue, son éternité, la vacuité native de sa nature, enfin, puisqu'il est au départ potentialité pure. C'est dans l'espace ouvert par cette puissance mentale décentrée, unique et omnitemporelle qu'Averroès situe l'œuvre de médiation de la cogitation.

Si l'averroïsme côtoie la psychanalyse dans sa théorisation de l'intellect, il l'avoisine en amont par sa doctrine de la cogitation, lorsqu'il postule dans l'être humain (qui ne vit jamais seul) une béance qu'elle est appelée à combler, au risque du gâchis, de la maladie, voire de la démolition interne. Cette informité est un *espace potentiel*, analogue au lieu psychique de l'expérience des choses culturelles⁹ que D. W. Winnicott tâchait d'assigner dans une topique de l'esprit enrichie, post-freudienne, pour comprendre en ses diverses polarités le mûrissement de l'enfant puis la vie de l'adulte¹⁰.

Que fait-il, Averroès ? Ou plutôt, d'une question typiquement médiévale : où est-il ? Où est l'individu quand il cogite ses fantasmes ? On essaiera cette réponse : au point d'instabilité d'un vertige au moins double, là où en l'homme la communauté première de l'intelligence s'individualise et se partage, tandis que poussent au dépassement les forces propres de son corps sentant.

L'Europe a fait d'Averroès l'ennemi du *cogito*, saisi comme principe de la rationalité. Sans doute fut-il en vérité le penseur génial de la cogitation, conçue, dans un chiasme entre phylogenèse et ontogenèse, comme le terrain même de recouvrement du général et du singulier, du dehors et du

dedans, de l'atemporel et de l'historique, des signes et de la langue, de l'ici et du là.

Voilà peut-être ce que la peinture révèle, ce qu'exhibe Andrea di Bonaiuto dans cet Averroès saturnien, qui ment, échappe au « triomphe de saint Thomas d'Aquin », et fascine, demande qu'on s'avance : la fantasmatique incertaine mais vibrante de nos corps cogitants.